

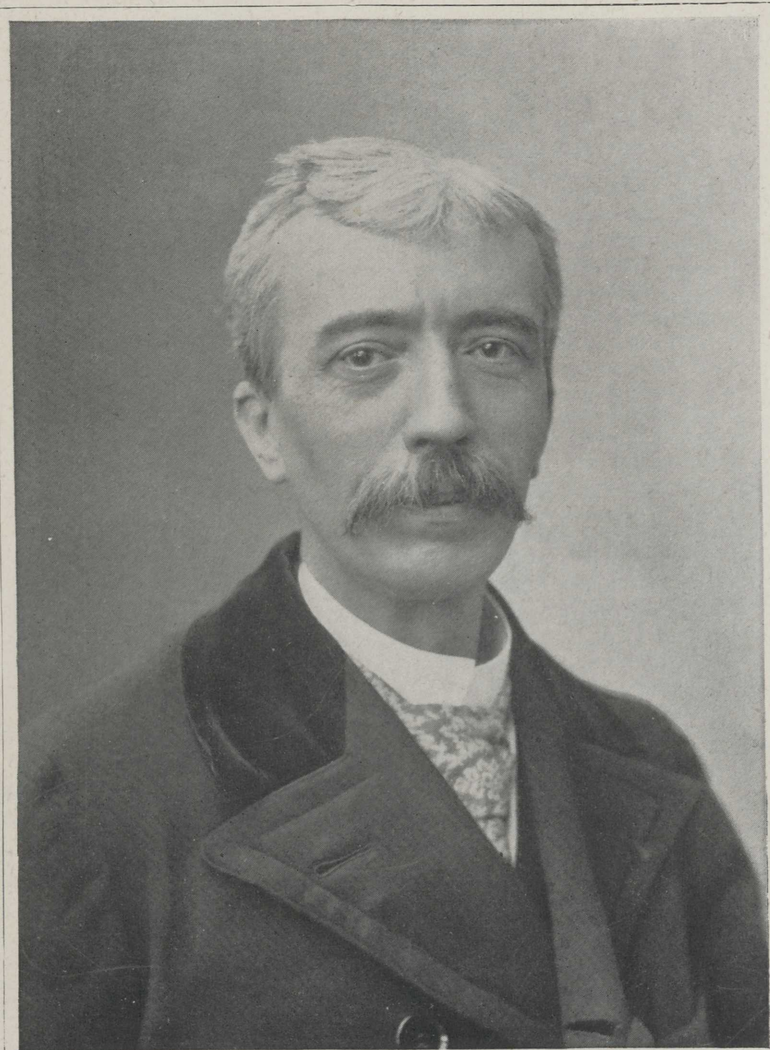
F.-H. KAEMMERER. — UNE JOURNÉE D'HIVER EN HOLLANDE

OMBRES ET FIGURES

F.-H. KAEMMERER

Un artiste dont le nom a été associé à quelques-uns des plus brillants succès du *Figaro Illustré*, M. Kaemmerer, est mort récemment dans des circonstances douloureuses, qui contrastent d'une façon saisissante avec le caractère souriant de son œuvre. Le journal me confie l'honneur, un peu difficile, de rendre un hommage à la mémoire de cet artiste; je ne puis donc me refuser à accomplir ce devoir, bien que la nature de mes travaux et mes préoccupations me rendent, malheureusement pour moi, moins propre que je ne souhaiterais à apprécier un peintre dont le talent primesautier et gracieusement frivole eût mérité d'être loué dans le style à la fois badin et sentimental qui régnait à l'époque qu'il a peinte de prédilection.

« On attend un Kaemmerer! » Cela aurait pu être le titre d'une composition dans son genre même. On y aurait vu quelques pimpantes Parisiennes, mondaines ou grisettes, ou les deux, rompant impatiemment l'enveloppe du *Figaro Illustré*, pour regarder la composition de la nouvelle couverture et en savourant le motif ingénieux ou mutin, le tirage luxueux et soigné à l'extrême. De fait, on attendait le Kaemmerer comme on attendait et on attend encore l'idée mensuelle de ses émules. C'est un grand privilège que de pouvoir se faire désirer, et Kaemmerer avait incontestablement ce qu'il fallait pour cela. Il y a de fort grands artistes, et même on pourrait dire cela surtout des plus grands, qui n'ont pas ce don particulier, ni ce souci de plaire. S'ils essayaient dans ce genre, ils n'y réussiraient pas. On ne voit pas un Saint-Saëns composant des valses pour les orchestres de tziganes, ni un Puvis de Chavannes aquarellant un caprice pour un *Christmas Number*, et pourtant une valse réussie et qui vient à son heure, une aquarelle de Noël ou des quatre saisons et rappelant, avec ses tons frais, qu'il y a lieu de célébrer la fête des fleurs, ou celle des bonbons, ont leur mérite, on pourrait presque dire leur nécessité. Le peintre dont nous parlons a toujours su répondre à ce besoin avec beaucoup d'à-propos.



Cliché P. Nadar. F.-H. KAEMMERER

Si les estampes d'après ses compositions, gravures du tirage le plus minutieux, ont figuré dans je ne sais combien de salons ou de boudoirs mondains, il nous est arrivé fréquemment aussi de rencontrer épinglé aux murs des ateliers de couturières ou de modistes, ou même d'apercevoir (par les fenêtres bien entendu) dans les chambres d'ouvrières parisien-

statuettes, des masques d'un goût original, la *Source de la vie* d'Aronson et les groupes très vivants, un peu étranges de Madame Svirsky, *Orgie moderne* et l'*Esquisse de foule;* les essais plus étranges encore, très chiffonnés mais expressifs de Hœtger, *Engourdie par le froid* et *Soupe populaire;* une esquisse de Victor Koos, *Fécondité*, qui me paraît fort supérieure à sa peinture, l'esquisse en terre émaillée des *Mois*, de Paul, et la *Danseuse*, de Foache, *la Baigneuse*, de Paulin.

Les Candélabres, *les Fruitières*, *les Panetières* et *les Pichets* de Baffier ont toujours leur qualité solide et leur fraîche rusticité. Ces divers objets doivent exalter, si l'on en croit l'auteur, les qualités constitutives et définies de notre race fondamentale. Je n'y vois point d'inconvénient. En tout cas ils plaisent par leur construction logique et leur modelé gras et fin. Avec une *Médaille commémorative* d'après son père, Michel Cazin expose un beau *Vase en bronze doré*, dont la décoration est empruntée à des branchages de pins. Et ce sont les bois et les verres de Gallé, ses délicieuses et poétiques inventions empruntées à la flore et à la faune sous-marine, au monde des insectes et des oiseaux ; *les Noctiluques*, *l'Heure de l'orfraie*,

La Cigale collée aux brins de menthe amère,

tous ces menus chefs-d'œuvre où le goût et la passion de la belle matière s'unissent au sentiment de la nature. Ce sont les grès et les porcelaines de Delaherche, les coupes et vases en émail de Dammouse, les émaux cloisonnés et les faïences d'Ernest Carrière, les reliures de Marius Michel, les cuirs décorés de Madame Thaulow et les dentelles polychromes de Félix Aubert. Tous ces artistes poétisent de leurs inventions ingénieuses le luxe de la vie moderne. Ils en renouvellent le décor par l'étude des choses vivantes et des inflexions capricieuses de la nature. Il en est résulté, sans doute, dans l'art du meuble surtout, un abus de lignes grêles et tourmentées, de la surcharge et du mauvais goût. Mais ces excès tombent peu à peu, le style moderne tend à se calmer, revient à des combinaisons plus simples et plus rationnelles. Une fois encore la nature aura été bonne conseillère. C'est à elle, en effet, à sa concrète énergie, à sa grâce logique en même temps qu'imprévue, qu'il faut toujours revenir, toutes les fois qu'on veut rafraîchir et ranimer l'art qui tend, comme toutes les créations de l'esprit humain, à s'enfermer dans les combinaisons abstraites et dans les formules déjà sues. La routine et la pratique machinale sont le voile qui s'interpose entre l'homme et la vérité, encourageant la paresse d'esprit et la production neutre. L'effort pour remonter aux choses simples, aux principes essentiels est le plus rare et le plus nécessaire de tous. De loin en loin un être sincère et passionné déchire le voile et révèle, sous une forme neuve, l'antique secret. La nature ne se lasse pas d'être admirable, mais quelques-uns seulement savent la voir.

MAURICE HAMEL.



RENÉ DE SAINT-MARCEAUX. — SAISONS
(Société Nationale des Beaux-Arts)



Cliché Fiorillo.

EM. FRÉMIET. — SAINT HUBERT *(Statuette équestre, bronze)*
(Société des Artistes français)



F.-H. KAEMMERER. — UNE NOCE SOUS LE DIRECTOIRE



F.-H. KAEMMERER. — LA PLAGE DE SCHEVENINGUE

F.-H. KAEMMERER. — RUPTURE



F.-H. KAEMMERER. — UN BAPTÊME SOUS LE DIRECTOIRE



F.-H. KAEMMERER. — THERMIDOR

F.-H. KAEMMERER



MESSIDOR

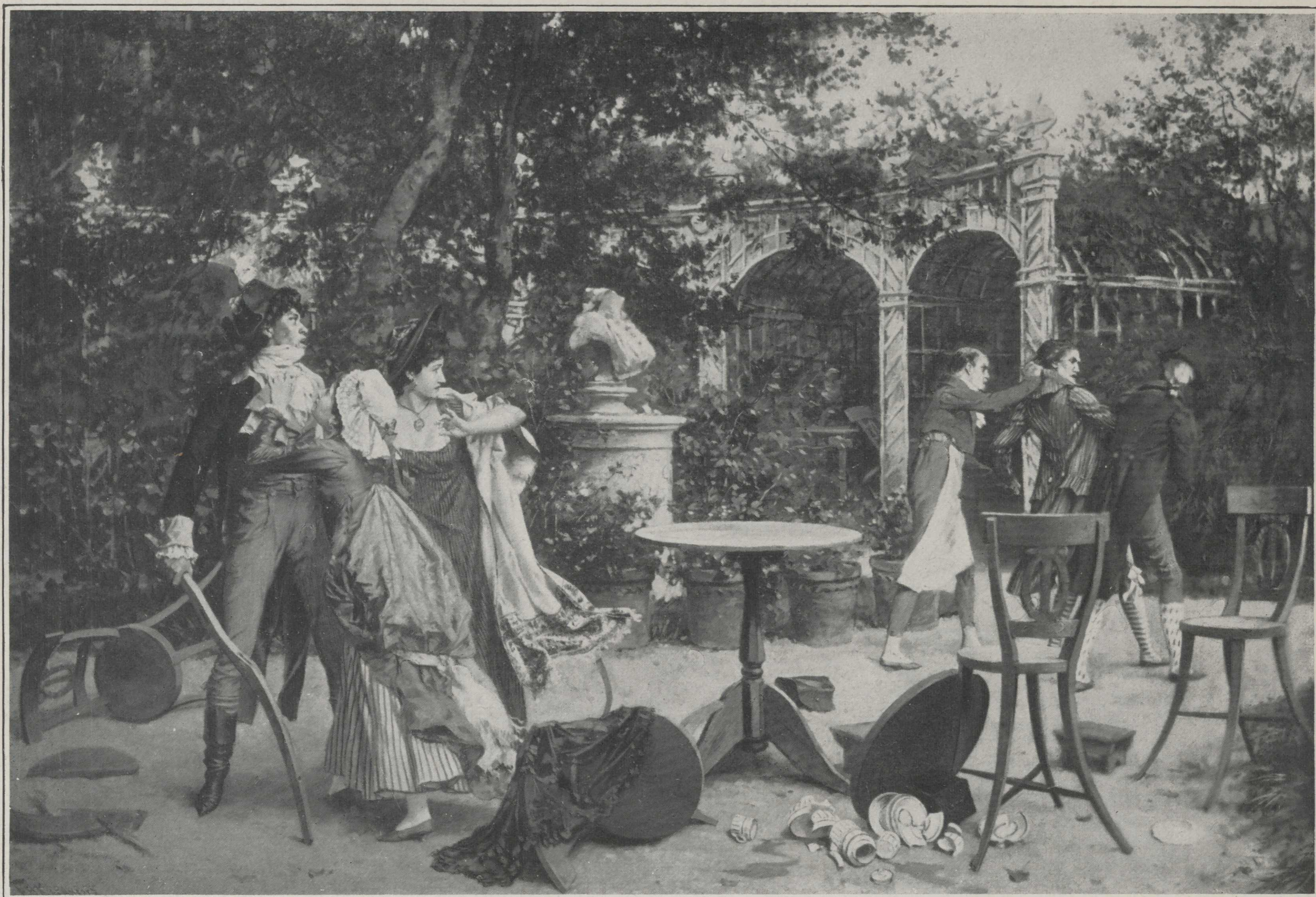
Figaro Illustré F.-H. KAEMMERER Luly 1902



FLORÉAL



F.-H. KAEMMERER. — LA MODISTE



F.-H. KAEMMERER. — LA DISPUTE

nes, le dernier Kaemmerer du *Figaro Illustré* avec ses frimousses d'une joliesse conventionnelle, son coloris brillant aux roses, aux pailles et aux rouges facilement reconnaissables. J'imagine que le peintre, qui était un modeste, ne recherchait pas d'autre gloire et c'en est une, s'il vous plait.

M. Kaemmerer, pour rappeler ici quelques indications biographiques, était né à la Haye. Il est assez piquant de voir un peintre « parisien » venir de cette grave cité. Il est vrai qu'il était venu très jeune en France. Il avait pris les leçons de Gérome et il commença à exposer au Salon de 1869. Il y montrait deux tableaux : *Offrande aux dieux lares* et *Distraction*. En 1874, il obtenait une médaille de troisième classe avec une peinture représentant la *Plage de Scheveningue*. On voit que ses débuts hésitaient entre le *genre* et la nature réelle. Il semble même que dans la première partie de sa carrière, il ait eu l'intention de suivre les traditions de son pays d'origine. Il peignait alors beaucoup de scènes de la vie hollandaise, notamment des tableaux de patinage, etc., et l'on nous dit que ces choses lui avaient déjà valu une certaine faveur, lorsque, par un caprice, ayant abordé un autre ordre de sujets, il y fut si remarqué que dorénavant, autant par tempérament que par nécessité de succès, il dut s'y vouer d'une façon exclusive.



F.-H. KAEMMERER. — SUR LE PORT

C'est un phénomène toujours fort curieux que celui de la spécialisation par la vogue. Kaemmerer en est un exemple tout à fait typique. Vers 1870, il y eut, je ne sais trop pourquoi, un renouveau de curiosité et d'engouement pour l'époque du Directoire. Était-ce à cause de certaines analogies dans la facilité des mœurs, dans le goût des intrigues et dans la qualité moyenne des caractères ? Je ne le crois pas, car il y a eu des époques, avant 1870 et depuis, qui auraient présenté des analogies égales, et où, pourtant, le Directoire et ses costumes furent laissés de côté. Ce fut sans doute simplement une de ces raisons de vogue qui ne trouvent leur explication que dans le fait lui-même. On est au Directoire comme, en d'autres temps, on est au Moyen âge, à la Renaissance ou à l'Empire. Toute une période avoisinant 1870 fut donc férue des habits à longues basques, des grands bicornes et des culottes collantes ainsi que des fourreaux quasi flottants, des capotes cabriolet et tout l'attirail mi-Louis XVI, mi-républicain des contemporaines de Barras. C'était le moment où l'on s'attroupait aux vitrines de l'avenue de l'Opéra, devant les *Merveil-*



F.-H. KAEMMERER. — UNE PARTIE DE CAMPAGNE. — LE RETOUR

leuses que peignait Jules Goupil, où Sardou donnait aux Variétés des *Merveilleuses* également, où *la Fille de Madame Angot* battait son plein.

Kaemmerer fit sa partie dans cet ensemble et la fit avec un succès inouï. On peut même dire que, dans une certaine mesure, il avait presque autant contribué à créer cette mode qu'il l'avait suivie, puisque les deux tableaux qui attirèrent formellement l'attention sur lui datent du Salon de 1870 : *Merveilleuses* et un *Baptême sous le Directoire*. C'était de l'histoire un peu approximative que celle-là, et ces deux termes de Directoire et de Baptême avec le décor de cette cérémonie chrétienne par excellence forment une alliance de mots qui, en dépit de tout, semble légèrement paradoxale. Mais le public, en matière de peinture de genre, ne demande pas l'exactitude scrupuleuse d'un Taine. Était-ce très exactement le Directoire tel qu'il a été ? Il est possible qu'il n'ait pas offert un aspect aussi fleuri, aussi flatteur, aussi flatté. De toute façon si l'on se reporte aux estampes de Debucourt et de Carle Vernet, on peut constater tout au moins que Kaemmerer avait un peu atténué les principales exagérations assez effarantes des modes. Mais il donnait au public une sorte de moyenne modernisée, mise au goût du jour, en un mot le Directoire qu'on attendait de lui. La fureur de ces deux tableaux, auxquels il faut en adjoindre un troisième dans le même ordre d'idées, une *Noce sous le Directoire*, ne peut se retracer aujourd'hui, et c'est peu de dire que la gravure les rendit populaires : pendant dix ans elles alimentèrent les presses sans relâche, et il faut croire que le Directoire n'a pas encore épuisé son prestige puisqu'on les redemande encore à chaque instant. C'est pour cela que je vous disais tout à l'heure que Kaemmerer était une sorte d'imagier populaire et des plus universellement goûtés. Je vous dépeignais les petites ouvrières parisiennes épinglant à leur mur quelque scène de ce genre, et petites bourgeoises, les mondaines, l'encadrant chez elles dans un coin favori. Sans doute il y a bien d'autres endroits où les Kaemmerer pénétrèrent, et, en voyageant un peu, je suis sûr qu'on en aurait rencontré sous la tente des derniers Peaux-Rouges.



F.-H. KAEMMERER. — SOUS LA TONNELLE

Le peintre fut alors l'esclave de son succès, mais esclave qui ne protesta pas contre sa chaîne. De 1872 à 1902, il exposa successivement les tableaux suivants : 1872, *la Dispute;* 1873, *Rupture;* 1874, *la Plage de Scheveningue;* 1875, *une Journée d'hiver en Hollande;* 1877, *une Partie de crocket;* 1878, *un Baptême;* 1879, *le Portrait de la Marquise;* 1880, *une Ascension en l'an VIII;* 1882, *Sous la tonnelle;* 1885, *Soir d'automne;* 1886, *Calendrier républicain;* 1888, *la Romance;* 1890, *un Coin du Cimetière du Père-Lachaise* et *Trop cher!* 1891, *la Salle des Mariages de la Mairie du XXe arrondissement* et *Merveilleuse;* 1892, *Jalousie;* 1893, *En 1813;* 1895, *Marchande*



F.-H. KAEMMERER. — JALOUSIE

de Marée et *Promenade aux environs de la Ville;* 1896, *la Parade;* 1898, *Domino* et *Accident;* enfin, au Salon de cette année, *la Promenade du Pensionnat*, qui représente de jeunes pensionnaires, Directoire toujours, mais certainement des pensionnaires de dernière année, car elles sont très grandes si leurs jupes sont courtes, et la rencontre de jeunes étudiants (Directoire) leur donne des distractions que les pensionnaires n'ont pas lorsqu'elles ne songent qu'à leurs poupées.

Il y avait donc dans ce dernier tableau une intention humoristique très accusée et même plus peut-être que dans ses autres tableaux. On aurait pu croire, d'après cela, que le peintre était un homme fort gai, entretenu en perpétuelle humeur de folâtrerie par des visions souriantes. On devait supposer aussi, qu'étant donnée la vogue extraordinaire de ses compositions, c'était un homme riche, n'ayant rien à désirer sous le rapport des satisfactions, de bien-être et d'amour-propre. La seconde de ces hypothèses seule était exacte. Kaemmerer était, en effet, possesseur d'une belle fortune. Il avait eu autant de récompenses que son œuvre pouvait le comporter: chevalier de la Légion d'honneur en 1889, médailles aux Salons ou expositions de 1874, de 1889, de 1900, etc. Mais, quant à la gaieté et à la bonne humeur que nous pourrions ainsi lui attribuer gratuitement, il n'en était rien. C'était un neurasthénique, un hypocondriaque; ce peintre au genre gai était un homme triste; et, au moment même où il donnait les derniers coups de pinceau à son tableau du Salon, pendant qu'il retraçait les sourires et les airs rêveurs, les robes courtes et les rubans roses de ses pensionnaires en promenade, il songeait au genre de mort qu'il choisirait bientôt. C'est par un suicide que s'est terminée cette carrière que beaucoup d'autres peintres (parmi ceux qui peignaient des sujets tristes) ont certainement enviée. Sans doute, c'est une erreur singulière, mais nous la commettons à chaque instant, de confondre l'œuvre d'un artiste avec sa véritable nature. Nous éprouvons toujours beaucoup d'étonnement à apprendre qu'un acteur comique est le plus grave des hommes et cependant nous *savons* que c'est l'habitude. Mais chez Kaemmerer, le contraste était peut-être encore plus tranché en raison de ce que son œuvre ne renfermait pas le comique exubérant, la grosse bouffonnerie, qui peuvent être considérés comme une convulsion aux apparences gaies, mais simplement le sourire qui indique un tempérament modéré, calme, et peu porté à de tels orages.



F.-H. KAEMMERER. — LA PÊCHE

Kaemmerer, s'il peignait la vie en rose, ne la voyait donc pas sous les couleurs de sa palette. Peintre plus habile, au fond, que beaucoup d'entre ceux qui se sont consacrés à des travaux analogues, il se laissait entraîner à retracer le côté chatoyant des étoffes, des costumes, dont il avait rassemblé dans son atelier une importante collection. Il était de ceux qui, pour tout dire, ne cachent pas assez leur habileté, ou, si l'on veut même, ne la combattent pas suffisamment pour satisfaire les esprits qui, en art, veulent sentir le tourment de l'artiste. Ce tourment, il le ressentit dans sa vie, comme vous venez de l'apprendre, mais il le bannissait de son œuvre. C'était un modeste et le succès ne l'avait pas gâté; c'est encore un trait à noter, car il avait connu, de la part de ceux qui n'ont point les exigences que nous disions à l'instant, des admirations qui auraient rendu plus d'un autre infatué.

Sorte de Fortuny hollandais ayant passé par le boulevard de Clichy, Kaemmerer aurait peut-être été un peu moins malheureux, s'il avait été un peu moins heureux.

ARSÈNE ALEXANDRE.

Directeur : M. MANZI. Imprimerie MANZI, JOYANT, & Cie Asnières. Le Gérant : G. BLONDIN.